

Connaître Edward W. Saïd...

Les éditions Chèvrefeuille étoilée éditent un nouveau titre dans leur petite collection « de poche » si pratique à lire en toutes circonstances : *Edward Saïd – Variations sur un poème* d'Amina Bekkat (Montpellier, Sidi Bel Abbès, 95p). Comme pour les autres titres, l'objectif est d'attirer le lecteur vers une œuvre ou une question d'actualité : ici, le parcours de ce grand critique contemporain, né en 1935 à Jérusalem et mort en 2003 à New-York. A la préface bien ciblée de René-Paul Traversac succède le texte d'Amina Bekkat qui choisit de faire connaître Saïd, en prenant appui sur le poème d'hommage que Mahmoud Darwich écrivit en 2005. Cité en ouverture, ce poème est ensuite épilé pour suivre étapes et expériences du critique. La fluidité de cette présentation devrait inciter les lecteurs à aller plus loin dans les ouvrages de cet intellectuel majeur de notre temps.

Pour entamer ce travail, quelques notes sont proposées de ce qu'il a avancé à propos de deux figures familières de la décolonisation algérienne. Edward W. Saïd a été un chercheur curieux et attentif à de multiples domaines de l'actualité, des lettres et des arts. On peut être tenté de le « réduire » à ses prises de position politiques ou, au contraire, de ne choisir que l'universitaire : dans les deux cas, on passe à côté du cœur même de sa position. Chez E. Saïd, l'intellectuel ne se débite pas en tranches et sa démarche forme un tout complexe et perturbateur.

En prolongement de la lecture d'Amina Bekkat que je présentais en ouverture, je voudrais attirer l'attention sur deux ouvrages en particulier du grand critique, pour y repérer deux « figures de la décolonisation » qui nous sont familières en Algérie : celle de Fanon et celle de Camus. Ces deux écrivains n'y ont pas le même statut puisque l'un est observé, apprécié et redimensionné par rapport à la réalité de l'empire colonial français, alors que l'autre est un compagnon de réflexion et d'écriture, Saïd revenant avec insistance et admiration sur les propositions que Fanon a avancées et le convoque dans de nombreuses pages à l'appui de ses propres démonstrations.

Deux ouvrages, donc : *Culture et Impérialisme*, édité en 1994 mais traduit en France en 2000 (Fayard) et *Freud et le monde extra-européen*, traduit et édité en 2004 (Le Serpent à plumes).

Le premier se veut un complément à *L'Orientalisme*, l'ouvrage qui le fit connaître en 1980 : « C'est cela que je n'avais pas abordé dans *L'Orientalisme* – cette réaction à la domination occidentale, dont l'apogée a été le gigantesque mouvement de décolonisation dans tout le tiers monde [...] Jamais la « rencontre impériale » n'a confronté un Occidental plein d'allant à un indigène hébété ou inerte : il y a toujours eu une forme quelconque de résistance active, et, dans l'immense majorité des cas, elle a fini par l'emporter » écrit-il en introduction. Mais il précise aussi très vite : « Ignorer ou négliger l'expérience superposée des Orientaux et des Occidentaux, l'interdépendance des terrains culturels où colonisateurs et colonisés ont coexisté et se sont affrontés avec des projections autant qu'avec des *géographies, histoires et narrations rivales*, c'est manquer l'essentiel de ce qui se passe dans le monde depuis un siècle. »

Dans tout l'ouvrage, E. Saïd revient avec insistance sur cette idée d'interdépendance, de nécessaire contextualisation de l'œuvre littéraire, du poids de l'histoire dans l'élaboration artistique. On ne peut écrire l'histoire de l'Occident moderne en évinçant les « thèmes impériaux » : on doit, bien au contraire, les mettre au centre que ce soit par l'apologie ou la résistance à l'empire. Cette lecture qui tient compte à la fois des deux processus est sa fameuse « lecture contrapuntique ».

Camus

En ce qui concerne Camus, le critique fait le choix des œuvres les plus « ouvertement » algériennes dans le cadre géographique qu'elles élisent, pour que sa démonstration ait une cohérence. La répétition de l'appropriation spatiale, sous diverses formes dans les fictions, n'est pas, pour Saïd « gestes de confiance en soi, mais bien les symptômes d'un malaise latent, souvent inavoué. Quand on est d'un lieu, on n'a pas besoin de le dire et de le prouver sans cesse. On est là, tout simplement. Comme les Arabes muets de *L'Etranger* ». Si Saïd se lance dans cette lecture, lui qui est plutôt spécialiste d'œuvres de langue anglaise, c'est parce que cette œuvre compte dans le patrimoine universel : « Camus est le seul auteur de l'Algérie française qui peut, avec quelque justification, être considéré comme d'envergure mondiale. »

Remontant le processus de l'histoire de la colonisation en Algérie, E. Saïd n'arrive à Camus que lorsqu'il a mis en place ce cadre. Il peut montrer alors le « rôle important » qu'il a joué comme « figure impérialiste très tardive ». En le campant comme « un homme moral dans un monde immoral », on le fait échapper au contexte impérial pour le placer dans une problématique de morale sociale, réclamant une justice sans toucher au cadre. Il laisse « un éthos détachable, suggérant l'universalité, l'humanisme, qui tranchent radicalement sur les descriptions de la géographie locale données tout à fait ouvertement dans ses romans. » Pour ces lectures aseptisées de l'Empire, Camus devient alors l'écrivain de « valeurs » intrinsèques et échappe au contexte impérial : « conscience de soi, maturité sans illusion, fermeté morale quand tout va mal. »

Saïd propose donc de ré-ouvrir le dossier Camus – ce qui a été fait ces dernières années -, en prenant conscience que l'Algérie n'est pas un cadre fortuit de l'écriture qu'il faut gommer ou banaliser pour pouvoir faire des textes « des paraboles de la condition humaine ». Sa conclusion est magistrale : « Resituer *L'Etranger* [...] c'est voir en ce roman une forme épurée de l'expérience historique. [...] Comparés à la littérature de décolonisation de l'époque, française ou arabe - Germaine Tillon, Kateb Yacine, Frantz Fanon, Jean Genet -, ses récits ont une vitalité négative, où la tragique densité humaine de l'entreprise coloniale accomplit sa dernière grande clarification avant de sombrer. En émane un sentiment de gâchis et de tristesse que nous n'avons pas encore entièrement compris. Et dont nous ne sommes pas tout à fait remis ».

Fanon

Si Camus, comme les autres écrivains de l'Empire, est porteur d'une « vision européocentriste inflexible » qui lui « confère sa force antinomique », il fallait en retour « une réponse égale pour les affronter de face dans une confirmation, une réfutation ou une élaboration de ce qu'elles ont à dire ».

Nul doute que pour E. Saïd, Fanon fasse partie de ceux qui ont su apporter cette « réponse égale » par son refus de qualifier d'universel l'humanisme européen et par le déplacement que ses écrits obligent à faire par rapport à l'idée d'un noyau civilisationnel insécable, européen s'entend. Fanon installe, au centre de son dispositif d'appréciation, les cultures que l'Occident rejetait en périphérie.

E. Saïd, comme d'autres commentateurs, souligne que Fanon n'a guère donné de précisions sur ces « véritables inventions » mais il a fait le ménage, salutairement, dans les télescopes, les non-dits et les contre-vérités de la science européenne qui a hiérarchisé les humains et, parmi eux, les colonisés et les opprimés, sujets même de ses préoccupations et de ses analyses, les « subordonnant aussi bien au regard scientifique qu'à la volonté d'être supérieur ». Ainsi Fanon est une pièce maîtresse dans la critique de l'européocentrisme par sa remise en cause de : « l'historiographie de l'Europe, ses prétentions à l'universalisme, ses définitions de la civilisation, son orientalisme, et son acceptation sans réserve d'un paradigme du progrès qui a placé ce que Samuel Huntington et d'autres comme lui appellent 'l'Occident' au centre d'un ensemble de

civilisations secondaires qui, entendant recouvrer leurs droits, n'ont eu de cesse de remettre en question sa suprématie ».

Dans *Culture et Impérialisme*, Fanon est cité un nombre de fois assez impressionnant. D'abord comme un « familier » du critique qui est présent dans son imaginaire au quotidien ; ensuite comme partie intégrante d'une énumération comprenant d'autres écrivains et intellectuels de la décolonisation, ceux qui ont imposé la résistance à l'impérialisme : Césaire, Memmi, Kateb Yacine, Jean Genet, C.L.R. James, Neruda, Tagore, Cabral... Il peut devenir aussi un des deux pôles emblématiques de la tension colonisateur/colonisé comme lorsqu'il est opposé à Kipling ou à Jane Austen, références incontournables de Saïd : « Lire Jane Austen sans lire aussi Fanon et Cabral, c'est couper la culture moderne de ses racines, de ses engagements et de ses attaches. Il faut en finir avec cette pratique ». Il est enfin cité longuement lorsque Saïd analyse les textes fanoniens en profondeur et les intègre dans sa démonstration. Vers la fin de l'essai, Saïd insiste : « Si j'ai tant cité Fanon, c'est parce qu'il exprime en termes plus tranchés et décisifs que tout autre un immense basculement culturel, du terrain de l'indépendance nationale au champ théorique de la libération. [...] Fanon est inintelligible si l'on ne voit pas que son œuvre est une réaction à des constructions théoriques produites par la culture du capitalisme occidental tardif, reçue par l'intellectuel indigène du tiers monde comme une culture d'oppression et d'asservissement colonial. »

Comme il le dit dans sa conférence sur Freud, « Fanon est bien l'héritier le plus controversé de Freud » puisque s'il est le psychiatre compétent et formé dans la lignée du maître de Vienne, il n'est pas un disciple soumis et mimétique : il instaure un dialogue de pairs avec sa formation à partir de sa double position d'intellectuel et de colonisé (Martiniquais et Algérien), de sa position d'exilé, exil imposé (pour des études en Métropole) puis « choisi » (l'Algérie comme lieu de décolonisation radicale) : il est dans une remise en cause et un re-dimensionnement. On comprend aussi, lorsqu'on pense au parcours d'E. Saïd, la forte connivence qu'il a pu ressentir vis-à-vis d'un intellectuel formé en Europe et qui ne rejette pas ses acquis mais les utilise pour déplacer les points de vue et pour faire surgir d'autres forces et d'autres positionnements.

Octobre 2006